

JEAN QUEVAL

DE

L'ANGLETERRE

nrf

GALLIMARD



*Monsieur, je comprends tout ce
qui vaut d'être compris! Ce que je
ne comprends pas n'est rien!*

MADAME DE STAEL.

PREMIÈRE PARTIE

MYTHES

PHILEAS FOGG

« Comment peut-on être Anglais? »

MONTESQUIEU.

Alice, Gunga-Din, le capitaine Cook, Charlot, le chemin de fer, le carnet de chèques, le chrétien musclé, la colonisation indirecte, les courses de chevaux, les courses de chiens, le confort, la gelée d'anguilles, la grande industrie, l'*habeas corpus*, l'humour, l'inconfort, la jeune fille de plage, la marmelade d'oranges, la nurse, le Parlement, le poisson aux frites, la presse populaire, Robinson Crusoé, le roman policier, le scoutisme, Sherlock Holmes, le smoking, le sport, le tabac, le téléphone, le tour du monde en quatre-vingts jours, le tourisme, la vie universitaire, la ville à la campagne. Liste impromptu, liste cavalière des grandes inventions anglaises qui dit autant de l'auteur que de l'Angleterre. Qui pourtant aide à mesurer l'anglicisation du monde, et amorce un musée imaginaire. L'anglicisation du monde est un fait qui n'a pas encore gagné Irkoutsk mais qui s'étend presque au Libéria, *via* l'Amérique. Sa mesure la plus extérieure passe par les *palaces*, c'est-à-dire par le capitaine Cook et son agence. Le Capitaine (ainsi l'exige le musée imaginaire) empor-

tait avec lui son thé et des restes de plum-pudding dans une boîte de fer blanc étanche, à l'abri des naufrages. Des missionnaires, des diplomates, des ingénieurs, des agents d'affaires l'ont suivi à la trace, repérant les boîtes de thé et de plum-pudding, d'île en île, comme le Petit Poucet les cailloux dans la forêt, dressant leur tente à chaque point de repère. Chaque tente fut l'embryon d'un établissement, chaque établissement est une étape à jamais. Car l'Angleterre, dit T. E. Lawrence à la dernière ligne des *Sept Piliers de la Sagesse*, dresse autour du monde une ceinture d'humour et de commerce vigoureux. Chaque étape est un palace à l'abri des gris-gris, du tam-tam, de l'indigène en somme, lequel habite toujours un quartier réservé. Il n'y a pas d'indigènes anglais. Ce n'est pas nous, chétifs, nous, indigènes de Rouen, de Sao Paulo ou de Varsovie qui le disons, mais un Anglais, dans une lettre à un hebdomadaire anglais : *A quoi*, m'a demandé un maître d'école américain qui organisait un voyage en Grande-Bretagne, *ressemble un indigène anglais ? Je n'ai pu que lui répondre qu'il n'y a pas d'indigènes en Angleterre.*

Chaque palace est muni de salles de bains, d'œufs au lard et de thé, et le tour du monde est la chance offerte aux indigènes du monde d'être préservés des indigènes. Le vocabulaire en est contaminé, que l'Amérique prenne le relais ou non. Tout ce que peuvent Marcel Aymé ou Raymond Queneau contre la *pin-up*, c'est de la reprononcer¹ pineupe. Des puristes, qui soutiennent que le liftier n'est qu'un garçon d'ascenseur, se donnent néanmoins rendez-vous dans le hall de l'hôtel. Et s'ils disent qu'on n'appartient pas à un club, mais à un cercle, ils sont quand même membres du Racigne, et ne s'assoient pas dans des fauteuils-cercles. Les industries nationales, nées d'inventions anglaises, grandies ailleurs selon

les normes géographiques, les capacités d'investissement, l'esprit de prévision politique, la science des ingénieurs, la moindre résistance des mœurs, s'intègrent à la balance des comptes, disent la fierté des États, et, grandes personnes parfois nationalisées, se contemplent à travers les frontières, de puissance à puissance. Tout au plus quelque érudit remarque-t-il à l'occasion que les trains empruntent la voie gauche parce que les premières voies ferrées, en France, en Argentine ou ailleurs, furent installées par des Anglais. Mais cette influence anglaise est aussi assimilée et neutralisée que celle des légions romaines. De sorte que cette anglicisation du monde n'a pas rapproché le monde de l'Angleterre. Je parlais des palaces. Mais ce sont tout de même des monuments moins immémoriaux que le sapin des Vosges ou le rhododendron des Alpes; ce sont des guides moins sûrs que l'itinéraire du Druide entre les menhirs; et les palaces sont sur la pente savonneuse du compromis entre l'Anglais et l'Homme depuis qu'ils hébergent le chauffage central. En vérité, la marée humaine s'est employée partout à recouvrir les traces anglaises, non pas par anglophobie, mais par la vertu de son existence. Voyez le scoutisme et ce que les Français en ont fait. Les Français vont dans les forêts faire pieusement soixante et onze sortes de nœuds inventés par Baden-Powell devant un feu peau-rouge; mais ce sont des nœuds cléricaux ou laïques. Voyez les mille et un moyens inventés par les néo-touristes du monde pour contourner les palaces. Le *Wandervogel* allemand ceinturé de daim emmène sa fiancée dans la Forêt-Noire, et la nourrit avec de l'amour, de l'eau fraîche et les saucisses du charcutier. Des étudiants, des mannequins, des chefs de service, des ouvriers qualifiés quittent Paris avec des skis sur l'épaule, échangeant vingt-quatre heures de troisième classe contre vingt-

quatre heures de neiges, à l'effroi scandalisé du vrai touriste. Depuis 1936, depuis Jacques Prévert et Léon Blum, depuis les « congés payés », Aubervilliers et Pantin ont acquis le droit à l'oiseau, premier des droits de l'homme.

Ainsi des autres inventions anglaises. Il en est de suspectes. La ville à la campagne, originellement, est un fait scandinave, par exemple, autant qu'un fait anglais. Le phénomène s'universalise. Mais même des inventions anglaises mieux certifiées comme le roman policier sont dénaturées à leur tour et il arrive que ce soit par les Anglais eux-mêmes. Ils ont beau avoir donné une honorable descendance à Sherlock Holmes, qui se nomme Hercule Poirot, Lord Peter et le Père Brown, sans parler des innombrables personnages de N'Gaio Marsh, cette phalange n'a pas empêché deux Anglais, Peter Cheyney et James Hadley Chase, de s'essouffler derrière leurs modèles américains ni leurs succès d'effacer le jeu de salon proposé par Agatha Christie, Dorothy Sayers et G. K. Chesterton. Même la politique, où niche la suprême découverte anglaise, c'est-à-dire l'aptitude à faire cohabiter les hommes, révèle à l'observateur la moindre capacité assimilatrice des autres hommes. Il ne s'agit pas du gouvernement démocratique : chacun sait que celui-ci doit plus, à travers le monde, à l'exemple français, c'est-à-dire aux droits de l'homme, qu'à l'exemple anglais. Les droits de l'homme sont érigés sur une table plus ou moins rase; ils sont nés d'une révélation et d'un concept; pas un autre pays qui ne puisse s'emparer de cet autre système métrique. Au lieu que le Parlement de Westminster, d'abord conquête de l'aristocratie, pouvoir prélevé sur le pouvoir royal, apparaît en perspective comme une nécessité de l'évolution et de la biologie d'une société, notions animales intransmissibles aux autres espèces. La véri-

table découverte anglaise dont chaque société peut s'inspirer n'est pas le Parlement de Westminster mais l'*habeas corpus*.

Si maintenant nous nous reportons à l'inventaire impromptu des inventions anglaises, nous voyons que les sources d'enrichissement et d'équipement matériels ont été intégrées, et que la coloration des modes et des mœurs par les mœurs et les modes anglaises demeure superficielle. Un snobisme du snobisme. L'exemple anglais ne forme pas des Anglais, mais des singes et des perroquets. Resterait le sport, puisque nous avons parlé du Racigne, et c'est un domaine où, oui, l'influence anglaise est manifeste, universelle et bienfaisante. Bien que... Bien que le football de Montevideo, même sans mise à mort de l'arbitre, ne soit pas tout à fait le football d'*Arsenal*. Bien que le sport des amateurs anglais change de couleur et de sens quand le sport est dominé aux Jeux Olympiques par les « universitaires » américains et par les moniteurs russes. Parmi les approximations accrochées à notre tableau de bord initial, subsistent seules, maintenant, quelques idiosyncrasies anglaises, telles que les courses de lévrier, la marmelade d'oranges, le poisson aux frites et le chrétien musclé.

Jules Verne a fixé l'image de l'Anglais à l'usage des demoiselles et des cinéastes bretons qui, dans un grenier, lisent les illustrés du grand-père. Cet Anglais dissimule sa pensée derrière les ronds qu'il fait avec une pipe, oppose son flegme aux incendies, porte une casquette à carreaux quand il voyage, et aussi des culottes de clown sous le prétexte qu'il pourrait jouer au golf. Il gagne toutes les courses mais, de préférence, les marathons, ce qui est d'une bonne intuition. Sur la scène du Châtelet, l'Anglais apparaissait le quatre-vingtième jour à 8 h. 45 en smoking impeccable, son tour du monde accompli,

son pari gagné. Ce schéma n'est pas plus simplifié que d'autres caricatures et Jules Verne attrape au passage quatre traits justes — la misogynie du club, la course à l'aventure, le goût du pari, l'impassibilité — qui dessinent un réseau de défis vraisemblables comme l'Angleterre aime à s'en imposer, et peut-être à en subir. J'ai toujours pensé depuis que l'Anglais est né le quatre-vingtième jour de la création, soixante-douze après l'homme, écart et proportions qui se vérifient en diverses occasions, telles que les marathons ou les guerres.

BLIMP

« Un point constant en faveur du sport, c'est que les pouvoirs établis et l'Église avaient toujours regardé l'aptitude à marquer comme l'insigne d'une vie sobre et droite; un bon shot était au-dessus de la suspicion. »

Eastbourne Gazette.

Il est une vérité des légendes. L'Anglais de Jules Verne est un mythe assez bien venu; Philéas Fogg exista peut-être. Or, comme Jules Verne a changé l'Anglais en général en Philéas Fogg, de même le caricaturiste David Low a changé le colonel de l'armée des Indes en colonel Blimp. Ex-armée des Indes, pilier de club et d'empire, contempteur des temps qui viennent, et qui sait que le cricket, Dieu soit loué, sauvera la génération montante du bolchevisme en marche, Blimp, militaire en retraite, quelquefois encore met son zèle à nier la satire, à s'égaliser au modèle. Car Blimp existe, de toute la force de la semble-immortalité des archétypes. Entendez-le s'exprimer par la bouche d'or du *Daily Mail* : *Combien étrange d'entendre la Reine s'adresser d'Océanie à ses peuples, en ce jour de Noël 1953. C'est comme si l'Angleterre était l'autre moitié du monde.* Car le

monde est composé de deux parties, l'une et l'autre. L'une est l'Angleterre. Entre l'Angleterre et l'autre partie du monde s'étend, protégeant l'approche de l'Angleterre, la supériorité anglaise, qui est le décret de Dieu. Tel est l'ordre immuable des choses terrestres, et l'altérer ne dépend ici-bas que de l'Angleterre elle-même. Il y suffit du capitaine Cook ou d'Élisabeth II. Un jour, en voyage, pour un jour ou pour un voyage, ils échangent l'une pour l'autre les deux moitiés du monde. Car le monde est le pays des merveilles et la reine Élisabeth emprunte à Alice, avec le sceptre suprême, le pouvoir de magie et de conjuration. Ce privilège n'est pas transmissible. Des merveilles attendent en Angleterre le voyageur venu de l'autre partie du monde; mais seulement s'il s'arme de patience; seulement s'il franchit le barrage; seulement s'il ne prend pas offense de la superbe anglaise. Un écriteau, à la descente de l'avion, au débarcadère du bateau, lui intime de prendre sa place, pour le contrôle des passeports, dans la file des étrangers. Jeu universel. Mais l'étranger, qui partout ailleurs n'est que l'étranger, est ici quelquefois l'étranger, mais quelquefois un *alien*, curieux mot. Il n'y a pas tant d'années, l'écriteau qui accueillait le quidam venu de l'autre partie du monde, au port de débarquement, était un écriteau qualificatif. D'un côté, faisaient la queue les sujets britanniques, de l'autre les *aliens*. L'une et l'autre partie du monde, le bon grain et le tout-venant qui se juge à la pièce, rangés séparément, à la main droite et à la main gauche du Seigneur, peut-être. *Alien*, dit le dictionnaire : étranger. Mais ce n'est pas tout à fait vrai, puisque étranger se traduit mieux, se traduit à juste niveau par *foreigner*. *Alien* ajoute donc une nuance, et sans aucun doute le halo péjoratif. Car, précise le dictionnaire, être *alien* à quelque chose, c'est lui être étranger,

mais aussi ou encore : en être éloigné, lui être contraire, ou opposé, ou lui répugner. Accueillir quelqu'un chez soi en presumant qu'il répugne à entrer chez vous, c'est une présomption paradoxale, mais forte. Il n'entre naturellement aucune répugnance à aller en Angleterre chez celui qui se rend en Angleterre. C'est en sens contraire que le mot doit naturellement se déchiffrer, puisqu'il est mot anglais, était inscrit sur des panneaux anglais érigés par des Anglais à l'usage de l'autre partie du monde. Non par répugnance envers elle, non pas; mais par méfiance à l'égard du corps étranger. Aujourd'hui, au débarcadère, on n'est plus un *alien*, mais un *foreigner*, un non-British; mais le mot subsiste, se déclinant encore, avec son halo péjoratif, dans la presse ou les tribunaux, comme subsiste la défiance envers le corps étranger. Certes, l'Angleterre même a parcouru du chemin, et jusque dans l'appréciation de l'étranger. Il est sans doute inimaginable aujourd'hui qu'un premier ministre soit soumis — comme le fut M. Bratiano, premier ministre de Roumanie, et comme l'a raconté plusieurs années plus tard sir Harold Nicolson — à faire la queue avec d'autres aliénés, après avoir été accueilli en France par un train présidentiel, des plantes vertes, des gibus, des discours et des accolades. Mais un parti demeure, compact et robuste, inamovible jusqu'à nouvel avis, pour qui la théorie des deux moitiés du monde s'inscrit en filigrane des Évangiles. Il comprend l'éditorialiste qui, tout compte fait, estime que Lénine était plus britannique que Staline « à bien des égards »; le plumitif qui regrette d'avoir offensé les Russes en les décrétant sous-humains : il voulait dire sous-Britanniques; le bureau de placement pour domestiques, mâles et femelles, qui offre « des Irlandais et des étrangers de première classe »; le chef-bourreau dont tous les clients sont

morts avec dignité sauf un, mais c'était un sur-étranger puisque c'était un espion. En vérité, tous les coups bas sont à redouter de l'autre moitié du monde. On décharge à Anvers — estime l'*Association Britannique des Importateurs de Viande* — de la viande trop bonne pour le goût continental; la moitié au moins des défaites subies à l'étranger par l'équipe anglaise de football est due, tranche ce commentateur sportif, à l'absence d'arbitres anglais, « ou également impartiaux ». Toute réforme étant improbable, sinon insensée, dans l'autre moitié, tout est dans l'ordre et la relation des deux moitiés est intangible. L'inférieur respecte le supérieur comme le soldat le capitaine, le manant le seigneur, le clochard le juge, il le respecte et il l'aime, et tel Anglais écrit au *Times* : *Les nombreuses armées vaincues par le soldat britannique préfèrent avoir été vaincues par lui que par n'importe quel autre soldat au monde.*

Tout au plus suffirait-il d'un peu d'initiative pour confirmer la supériorité anglaise là où elle demeure encore contestée. Pour que Venise puisse être concurrencée par Wigan (Lancashire), il suffira d'y faire flotter quelques gondoles, suggère le *Daily Mirror*; gardons-nous donc de rien changer, et surtout pas la bonne, simple, saine cuisine de la femme anglaise sur laquelle — écrit un lecteur à son journal — ont été érigés des empires. Elle est aujourd'hui, conclut-il, l'instrument majeur de la paix. A quoi fait écho une autre lettre publiée dans un autre journal londonien : *Je suggère qu'un Comet, ou un autre avion britannique, ayant à bord un Père Noël réellement britannique décoré de ses attributs convenables, ainsi que des jouets britanniques portant clairement l'indication « fabriqué en Grande-Bretagne », entreprenne une visite saisonnière de tous les pays possibles. L'esprit de Noël serait fortement souligné*

par une telle visite, et le voyage aurait aussi l'effet de diminuer la tension mondiale.

Caricature de l'Angleterre par elle-même, ou plutôt caricature d'une Angleterre par l'autre. L'Angleterre libérale et cultivée se moque de l'Angleterre conservatrice et philistine. Les gens avertis tournent en dérision les clichés nés de droit divin; ils exposent l'insanité d'un pharisaïsme national caduc et débordé par le siècle; et les coupures rassemblées en tête de ce chapitre l'ont été d'abord par un journal anglais. Mais sans prétention professorale, et surtout sans hargne. Car les deux nations ne sont pas en guerre. Simplement, le parti du mouvement moque le parti de la résistance. Il est arrivé qu'un parti du mouvement, le parti travailliste, supplante l'autre, le parti libéral. La mise en sommeil du parti libéral exprimant la victoire finale du libéralisme dans un pays où le libéralisme va sans dire. Mais il y a toujours deux tendances, celle de l'anticipation et celle de la prudence; deux cadences, celle de la vitesse acquise et celle de l'accélération. Dire que les deux tendances se limitent l'une l'autre et par là se canalisent pour le bien commun serait un schéma assez arbitraire. Mais du moins leur vertu commune est de savoir cohabiter. De sorte que des Anglais se moquent d'autres Anglais, et pour tout dire les Anglais des Anglais. Trait national rare et précieux. On ne ridiculise pas les institutions ni les symboles. Mais on se ridiculise soi-même volontiers, et parfois au point de choquer le visiteur, fût-il anglophobe, par exemple en mêlant le drapeau à des plaisanteries de music-hall. Mais savoir se moquer de soi témoigne, entre autres, de confiance en soi.

L'Anglais moque l'Anglais dans des limites. Ces limites sont inscrites dans un code non écrit où entrent le jeu des habitudes, les exigences du tact,

JEAN QUEVAL

DE L'ANGLETERRE

Dans ce livre, dont les titres de chapitres sont ceux de saints patrons laïques, soit historiques soit légendaires soit du passé soit du présent, le saint patron invoqué d'entrée de jeu est Phileas Fogg. Jules Verne, en inventant ce personnage, a changé l'Anglais en lui-même. Mais toute systématisation, bien entendu, serait abusive. L'Angleterre n'est pas une statue de porridge. L'Angleterre, étant un pays vivant, ne se ressemble pas. « Elle se choisit tous les jours », diraient les philosophes.

Donc, avec Phileas Fogg pour point de départ et instrument de mesure, on peut voir l'Angleterre telle qu'elle est aujourd'hui.

Alice dans son pays des merveilles indiscutables, mais aussi Winston Churchill ; G. B. Shaw, mais aussi une pin up nommée Jane, héroïne des bandes dessinées des journaux, sont quelques-uns des saints patrons de cette enquête.

L'Angleterre n'est plus le pays de l'Armée des Indes. Mais il existe un itinéraire de l'Armée des Indes à la Social-démocratie, du puritanisme au birth control. C'est cet itinéraire passionnant (et fort peu connu) que nous fait suivre le livre de Jean Queval, qui est en outre un tableau brillant, coloré, exact et honnête de l'Angleterre *moderne*.

Jean Queval, Normand marié à une Anglaise, père de trois enfants, fut en 1938, le plus jeune correspondant de presse à Londres. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, de *L'Air de Londres* et d'un essai sur Jacques Prévert. Il tient depuis dix ans la chronique cinématographique au *Mercure de France*.